

LE FRANÇAIS, LANGUE HYPOSTASIÉE. EXCURSUS LITTÉRAIRE ET THÉORIQUE. RELEVÉ DE QUELQUES ATOUTS, AMBIGUÏTÉS ET APORIES

José Domingues de Almeida

En décembre 2006, alors qu'elle se trouvait en visite en Chine, sur la Grande Muraille, la candidate à l'élection présidentielle française, Ségolène Royal, affirmait que le noble et majestueux monument lui inspirait un sentiment de *bravitude* ; un néologisme surprenant et audacieux qui ne manqua pas de soulever quelques réactions puristes et une levée de boucliers sur certains aréopages linguistiques et autres.

Pareille réaction met à nu le statut même de la langue française, en France, que nous évoquerons en non-spécialiste, dans sa dimension *hypostasiée* ; laquelle compromet profondément les capacités d'adaptation de l'instrument linguistique tout en trahissant les ambiguïtés et les apories des agencements synchroniques.

Cette intuition revient à poser l'hypothèse selon laquelle la langue française n'est pas une langue de communication internationale comme les autres. Et il est frappant, voire inquiétant, de remarquer combien le français est *menacé*, ou se laisse intimider sur la scène communicationnelle internationale alors que des langues telles que le portugais, l'espagnol ou le chinois en arrivent à être *menaçantes*, même aux Etats-Unis où un certain bilinguisme anglo-hispanique s'est installé de fait, notamment au sein de l'Administration.

Plusieurs coordonnées balisent cet état des choses et dessinent des points de fracture pour le statut de la langue française. En fait, un bref survol de l'histoire de la langue française, comme celui que propose Jacques Chaurand (Cf. Chaurand, 2006) révèle une langue dont les premiers vestiges textuels, de nature religieuse ou juridique, surgissent dans une région mitoyenne et nordique par rapport à la France actuelle, en Belgique notamment, comme c'est le cas de *La séquence de Sainte Eulalie* (*Ibidem*: 5).

L'ensemble des traits fondamentaux du très ancien parler d'oïl signale un incroyable et libre foisonnement et une ébauche de constitution morphosyntaxique.

Dans ce contexte qui est documenté pour quelque quatre siècles d'aspects lexicaux, phonétiques, syntaxiques et orthographiques, la vieille langue française ne se trouve pas sous l'emprise d'un centre normatif ou d'une instance tutélaire univoque. La langue fait l'objet d'une élaboration aux apports pluriels, transitoires et mis en partage par les marges francophones, notamment les actuelles Belgique et Suisse ; et dans un cadre de vive cohabitation dialectale.

Le moyen français hérite de cette ouverture et de ce polycentrisme qui se reflètent sur les variations festives et créatives du français des œuvres littéraires. C'est le cas de *La Deffence et Illustration de la langue française* des poètes de La Pléiade, qui réélabore librement la langue par le truchement de néologismes et d'une intense relatinisation (*Ibidem*: 44-64).

De même la fête carnavalesque et langagière de François Rabelais fournit la preuve d'un état euphorique et ouvert de la langue, dénué d'obsession centripète quant à sa possession tutélaire et symbolique. Elle s'y trouve en ébullition, en cours, et surtout en partage.

Certains essayistes y sont arrivés autrement, par le truchement d'une définition authentique du fait littéraire, aux prises avec la dure complexité du langage, et l'horizon de la modernité.

C'est le cas de Christian Prigent dans *Ceux qui merdRent* qui s'en prend aux trahisons postmodernes de l'écriture fade et trop positive de notre époque ; celle-là même qui rompt quelque part d'avec les instances négatives de l'«inhumanité en l'homme» (Prigent, 1991: 61), et qui ont noms *inconscient, mal, hétérogénéité, insignifiant, inouï* ; c'est-à-dire *conflit* et inadéquation logico-ontologique.

Une coupure, nous dirions même une césure, est pointée du doigt : l'après-Rabelais. Et Christian Prigent n'y va pas par quatre chemins :

La littérature française n'a jamais digéré Rabelais. Il lui est resté là, comme une arête monstrueuse qu'on a essayé de dissoudre dans d'imbéciles acides lagardémichardesques («verve», «gauloiserie») ou comme une fracture qu'ont cherché à réduire des interprétations vaguement hédonistes et formalistes de l'enjeu «carnavalesque» dessiné par Bakhtine-Rabelais, c'est d'un humanisme à l'état naissant, d'un humanisme de commencement, de rupture, de scandale, de cruauté («ruine de l'illusion narcissique», dissection de corps, langues vivantes lancées contre les sophistes sorbonicoles). C'était d'un humanisme pensant, incluant la surhumanité (l'é-normité vorace des Géants) et l'inhumanité (l'exorbitante exubérance d'une langue non confiée à l'effet du réel, à la vraisemblance psychologique, à la dictée du goût). C'était donc le contraire radical de ce qu'on

appelle aujourd'hui humanisme. C'était d'un temps de découverte du corps, de son intériorité énigmatique et hantée par les basses pulsions que symbolise une scatologie envahissante. C'était d'un temps d'avant l'Académie, l'abbé Grégoire, l'orthographe. C'était un temps d'effrayante liberté, d'angoisse et de jouissance à penser dans l'espace dégagé, conflictuel et transitoire du monde «renaissant» (*Ibidem*: 308s).

Ce qui est ici signalé ou balisé à la faveur d'une réflexion littéraire, c'est l'appropriation centripète de la langue française ; fait unique dans le panorama des langues européennes. De l'*Ordonnance de Villers-Cotterêts* jusqu'à l'École républicaine, en passant par l'Académie Française, la Révolution et l'abbé Grégoire, et l'évincement de quasiment toute la diversité linguistique en France, c'est un processus idéologique d'hypostase de la langue qui est en cours et qui explique, pour une bonne part, l'état actuel du rayonnement du français comme langue internationale.

Confier la langue à un groupe choisi d'hommes, pour la plupart écrivains et poètes, munis de tous les pouvoirs du conservatisme normatif et du bon usage aura fortement conditionné les chances d'évolution de la langue instrumentale. Nos dictionnaires font état de cette puissance obsessionnelle lorsque, à chaque entrée, ils cautionnent l'usage par une citation d'un écrivain, d'un intellectuel ou d'un journaliste dans une revue quelconque ; pratique unique en son genre, et qui fait en sorte que l'on peut déroger à la norme dès lors qu'un écrivain ait préalablement rendu licite cet usage.

Cet éblouissement intransitif du beau langage a bien évidemment entraîné des conséquences majeures sur le prestige de la langue française ; celles-là même qui semblent en panne depuis la moitié du siècle dernier. Il a promu une indicible *monumentalité* de la langue, intransitive ou irrationnelle, bien lisible dans les ambiguïtés de l'orthographe (chariot/charrette, bonhomme/bonhomie, relais/délai, etc.). *Le Petit Robert* ose, entre parenthèse, suggérer «qu'on écrirait mieux» autrement, comme pour mieux admettre son impuissance devant pareil arbitraire.

Dès lors, cet éblouissement a induit un sens de l'usage, et du *bon usage*, rare dans les autres langues, et dont les conséquences psycholinguistiques, aussi bien pour les apprenants que pour les francophones périphériques par rapport au centre sont de taille, et que Jean-Marie Klinkenberg résume sous le nom d'«insécurité linguistique» (Cf. Klinkenberg, 1989) avec quelques retombées sur l'écriture littéraire, comme l'irrégularité de l'écriture belge francophone, par exemple (Cf. Quaghebeur, 1998: VI).

En effet, l'horreur de l'erreur règne côté français, après Rabelais, dans cette ambiance d'osmose entre un pays, la République française «une et indivisible», la langue française et le souci d'universalité.

De ce fait, et à nouveau, cas rare pour la plupart des langues que nous connaissons, la France est devenue une *nation linguistique*, et, partant, une *nation littéraire* au sens que Priscilla Parkhurst Ferguson donne à cette expression : «le champ littéraire français aime à se signaler à l'attention, comme pour transmettre à la société son capital d'idées et d'idéaux, par toutes sortes de représentations emblématiques ou symboliques» (Ferguson, 1991: 24). De ce fait, le français subit les désagréments de sa connotation élitiste passée, comme le suggère Claude Hagège :

Le français continue d'apparaître comme une langue plus fortement que toute autre liée à une littérature, à une pensée critique, à une culture. Le français ne semble jamais être devenu ce qu'est aujourd'hui l'anglais [mais on pourrait invoquer ici d'autres langues à vocation internationale] une pure langue véhiculaire débarrassée de toute référence à un enracinement historique et à une forme de civilisation (Hagège, 2006: 175).

Il est intéressant de remarquer que cette intuition d'osmose symbolique langue, culture et pensée nationale n'a pas manqué d'attirer l'attention de l'essayisme étranger quand il se penche sur les raisons du *déclinisme* hexagonal. Pour le britannique Perry Anderson, qui regrette la perte d'influence de la pensée et des mots de France dans la construction, toujours irrévérencieuse, du devenir sociopolitique du continent et du monde (Révolution, Commune de Paris, Mai 68, les grandes grèves, etc.), le destin de la langue apparaît aujourd'hui, plus que jamais, lié à celui des idées et de la culture, dans une approche ou une ambition, qui plus est, universelle.

Pour cet auteur, le français s'est toujours conçu comme une langue pour les Français et pour les autres (ce qui explique pour une bonne part l'impasse présente) ; une condition que n'ont jamais connu ni l'italien, ni l'espagnol, ni même l'anglais avant la conscience de son pragmatisme communicationnelle : «Longtemps identifié avec la notion de civilisation française – quelque chose de plus vaste qu'une culture –, le français était une langue consciente de sa propre universalité» (Anderson, 2005: 31).

Conséquence fatale de cette osmose hypostatique d'une langue et d'une culture : les marges périphériques francophones ne participent pas, qu'elles le veuillent ou non, à cette aventure destinale et nationale de la langue, à moins qu'elles ne décident tout simplement de dénier et de forclure une réalité propre, une Histoire *autre* qui a à se dire en français ; ce qui fut trop souvent le cas au Québec,

en Suisse, en Belgique ou aux Antilles avant les révolutions mentales et littéraires que l'on sait, de la *belgitude* à Edouard Glissant ; du renouveau québécois à la *suissitude*.

À ce propos, il conviendrait de rappeler à ce stade les doléances linguistiques de l'écrivain et poète antillais. Elles sont le reflet même d'un *dépossédé* de sa langue propre, et engagent dès lors, une revendication, une demande d'un *mien* évident :

[...] traditionnellement nous étions, nous autres Antillais, dans une langue bloquée, une langue figée dans une attitude respectueuse par rapport à la norme française, [...] cette langue dans notre bouche était parfaite, syntaxiquement parfaite. La correction était totale et pourtant [ce n'était pas] une langue vivante, c'était comme une langue morte (*Apud. Renard, 2003: 185*).

Un peu plus loin, l'auteur des *Indes* s'en prend à l'imposition d'une conception française de l'Histoire : «Nous n'avions jamais réfléchi à la densité de nos propres histoires. Nous suivions un peu le fil de l'Histoire avec un grand H [...]» (*Ibidem*). Langue et Histoire s'avèrent les deux objets d'une demande qui pourrait se référer à n'importe quelle périphérie francophone et qui, fait troublant, ne connaît pas son équivalent dans les autres grandes aires linguistiques européennes.

En effet, la centralité linguistique, culturelle, symbolique et éditoriale de Paris, cas unique à nouveau dans l'univers des aires linguistiques européennes, demeure une entrave à l'avènement d'une francophonie plurielle, *pluricentrique* et *polycentrée*.

Manque au domaine francophone le contrepoids géosymbolique des Etats-Unis par rapport à l'anglais du Royaume-Uni, ou de l'Argentine par rapport à l'espagnol ibérique ; du Brésil par rapport au portugais européen. Or, c'est dans l'accouchement de cette diversité à réinventer et à assumer que se jouera l'avenir de la francophonie et de la langue française dans le monde (Cf. Quaghebeur, s/d).

En outre, des siècles de grammaire et de *bon usage* (Vaugelas, Port-Royal) ont cristallisé une langue simultanément capricieuse et universelle, notamment pour Rivarol qui, en 1784, soulignait «le sentiment de supériorité qu'on éprouvait alors à l'égard du français, devenu langue diplomatique internationale depuis le Traité de Rastadt (1714), et langue de culture de presque toute l'Europe ; l'accent était mis à souhait sur la clarté et la rationalité» (Cf. Rivarol, 1964).

Mais ces avantages et ce prestige s'essoufflent et en deviennent même aujourd'hui un lourd écueil pour la transitivité et la plasticité de la langue française. Dans son préambule à *Le français dans tous les sens*, dont André Martinet assure

la préface, Henriette Walter pointe l'impasse dans laquelle se trouve le français, notamment pour les Français eux-mêmes :

De nos jours, c'est notre attitude devant notre langue qui étonne les étrangers lorsqu'ils nous entendent ajouter, après certains mots que nous venons de prononcer : «Je ne sais pas si c'est français», ou même : «Excusez-moi, ce n'est pas français». Cette phrase est si courante chez nous qu'elle n'étonne que les étrangers, surpris, par exemple, qu'un Français se demande si *taciturnité* ou *cohabitateur* sont des mots français. En effet, dans les langues voisines, les usagers fabriquent des mots à volonté sans que personne y trouve rien à redire, à condition qu'ils se fassent comprendre. Le Français au contraire ne considère pas sa langue comme un instrument malléable, mis à sa disposition pour s'exprimer et pour communiquer. Il la regarde comme une institution immuable, corsetée dans ses traditions et quasiment intouchable (Walter, 1988: 20).

Le conflit *langue monument* - *langue instrument* constitue la pierre d'achoppement de l'évolution présente du français. Sa hantise a induit un sens aigu de la surveillance prescriptive, normative, absente dans les autres grandes langues comparables, qui problématise l'évolution pragmatique du français et rend son apprentissage comme langue étrangère moins attrayant ou plus difficile. Malmener le français (Wolton, 2006: 45) n'a pas le même impact que l'infraction commise à l'encontre d'autres langues telles que l'anglais ou l'espagnol.

Henriette Walter signale ce redoutable recours au «bon usage», spécialité franco-française, psycholinguistiquement imposée aux périphéries francophones (elles en ont fait leur spécialité assumée) et qui a marqué l'accès à la langue pour des marges francophones non françaises, et qui active un malaise repérable dans la langue d'écriture littéraire.

La langue, en tant qu'institution hypostasiée, n'admet pas l'inventivité ou la plasticité excessives. On est loin, en français, des joutes amusées et bon enfant des programmes télévisés portugais de correction de l'usage (nous songeons à *Bom Português* ou *Cuidado com a língua*) dont tout le monde feint d'adopter les conseils pour mieux les oublier le lendemain. En français, la langue est une question autrement plus grave, idéologique, hypostasiée par l'inconscient collectif.

En conséquence, les usagers de ce français hypercentralisé n'ont pas conscience de la diversité effective de leur langue ; ce que Dominique Wolton désigne par «les langues de la francophonie, c'est-à-dire toutes celles inventées et parlées de par le monde» (*Ibidem*: 187). Wolton va plus loin : «Il y a donc dans la diversité linguistique de la francophonie, comme *un retour du refoulé de la diversité*, souvent niée de la langue française» (*Ibidem*, 18).

Des linguistes tels que Henriette Walter ont su opérer une heureuse divulgation populaire du français qui va subtilement à l'encontre de l'idéologie essentialiste (Renard, 2003: 184) du beau langage.

Dans *Le français dans tous les sens* et *Le français d'ici, de là, de là-bas* (Cf. Walter, 1998), elle s'attelle à la tâche de restituer au français tous ses accents ; à enrichir le langage par la palette phonétique effective des parlers de France et d'ailleurs.

Dans *Honni soit qui mal y pense* (Cf. Walter, 2001), elle démystifie et relativise la portée du processus d'anglicisation du français contemporain en faisant prendre conscience de la large part d'ADN commune à l'anglais et à la vieille langue franco-normande. A-t-on idée qu'un tiers du lexique anglais n'est que l'héritage direct de l'imposition du franco-normand dans la foulée de la bataille de Hastings ; ce qui en fait une langue largement déficiente.

De fait, des mots tels que *challenge, tunnel, budget, chair, people, easy* sont des vocables en usage dans la langue franco-normande. De même, des expressions telles que *chargé d'affaires, raison d'Etat, coup d'Etat, menu, cuisine* et tant d'autres, témoignent d'une réelle pénétration et survivance du français en/par (l')anglais.

Cet état des choses éclaire les ambiguïtés et les apories auxquelles est confrontée l'évolution contemporaine de la langue, notamment en matière syntaxique ou terminologique. L'allégeance idéologique et centripète que la langue française impose depuis qu'elle s'est séparée d'un cadre immémorial spontané de diversité et de créativité, conditionne l'état présent de la langue. Toute évolution prend ici facilement l'allure d'une infraction, d'une lèse-majesté par rapport à la *monumentalité* entretenue de la langue.

Claude Hagège en rend bien compte qui signale de subtiles mutations dans l'usage aussi bien au niveau syntaxique : les relatives sont plus instables et permissives, l'accord du participe passé avec l'auxiliaire avoir se dissout, abandonnant de la sorte une norme capricieuse de la *langue-monument* : l'erreur que j'ai *commis / commise* ; qu'au niveau phonétique, notamment l'assimilation en France des phonèmes *brin* et *brun*.

De son côté, l'orthographe représente sans doute le domaine dans lequel l'hypostase ou la sublimation de la langue se font le plus sentir, plus dans les consciences que dans les faits. Il est le fruit même d'une intransitivité absolue et conventionnelle ou, pour reprendre Nina Catach, d'«une culture désintéressée» (Catach, 2004: 101s). C'est à ce stade que la langue inflige le plus de pénalisation. C'est là justement que la peur d'être sanctionné se fait le plus sentir (*Ibidem*: 78-82).

À cet égard, il est véritablement surprenant pour un allophone de lire dans nos dictionnaires les timides notes en fin d'entrée de certains vocables. *Le Petit Robert*, par exemple, concède pour *chariot* : «on écrirait mieux *charriot*», comme *charrette* et plus fidèle à l'étymologie ; ou encore pour *bonhomie* : «on écrirait mieux *bonhommie*» comme *bonhomme*. La question est justement que l'on n'ose pas s'en prendre à ce monument immuable.

Au niveau de la créativité terminologique et de la néologie, le fait linguistique se voit confronté aux apories du statut historique de la langue en tant qu'affaire d'Etat (Renard, 2003: 258). D'une part, elles sont héritières d'une tradition de «défense et illustration» de la langue, mais elles se heurtent à un cadre nouveau, néolibéral, technocratique, où l'anglais domine. Ces tensions affectent particulièrement le français, alors qu'elles se font à peine sentir sur d'autres langues tentées ou forcées comme lui à l'emprunt.

À nouveau, et fait unique qui illustre, si besoin était, la tutelle ancestrale parisienne, monarchique, révolutionnaire ou républicaine, sur la langue, les diverses commissions terminologiques agréées par l'État ou par les instances francophones imposent des solutions que les différents dictionnaires font entrer, voire dont ils prônent l'usage sous la forme explicite d'une recommandation administrative : «L'Administration recommande» ou «recommandation officielle».

Et, il faut l'avouer, de belles et improbables réussites sont à signaler (Cf. Hagège, 1987), qui se sont imposées du fait d'avoir été préalablement décidées par un centre. *Logiciel* a définitivement supplanté *software* tout comme *libre-service* par rapport à *self service*; *stimulateur cardiaque* n'est pas parvenu à s'imposer totalement devant *pacemaker*; *lissage* traîne loin derrière *lifting* tandis que *listage* est respecté à côté de *listing* et que *mercatique* introduit une nuance face à *marketing*.

Mais *courriel* gagne du terrain à *e-mail*. Par contre, *télévérité* (ou *téléréalité*) est une agréable surprise face à *reality show* tout comme *point de presse* pour *briefing* dans le journalisme. Et tant d'autres exemples qui dessinent par l'anecdote le rôle de la tutelle centrale sur le domaine linguistique, et trahissent, par ailleurs, la révérence dont le monument langagier fait l'objet, parfois au détriment d'une plus grande transivité de l'instrument qu'est aussi la langue.

Placé devant les défis, nous dirions même les challenges, d'une ère hyper-communicationnelle et en demande de performance et de pragmatisme linguistiques, le français devra, certes, faire preuve de *bravitude* s'il veut s'affranchir de la connotation hypostasiée qui fit son prestige, mais qui menace sa voix dans le monde actuel.

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson, Perry, 2005, *La pensée tiède. Un regard critique sur la culture française*, Paris, Seuil.
- Catach, Nina, 2001, *L'orthographe*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», n° 685.
- Chaurand, Jacques, 2006, *Histoire de la langue française*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», n° 167.
- Ferguson, Priscilla Parkhurst, 1991, *La France, nation littéraire*, Bruxelles, Labor.
- Hagège, Claude, 1987, *Le français et les siècles*, Paris, Odile Jacob.
- Hagège, Claude, 2006, *Combat pour le français. Au nom de la diversité des langues et des et des cultures*, Paris, Odile Jacob.
- Klinkenberg, Jean-Marie, 1989, «Le problème de la langue d'écriture dans la littérature francophone de Belgique de Verhaeren à Verheggen» *L'identité culturelle dans les littératures de langue française*, Actes du colloque de Pécs, 24-28 avril 1989, Ed. Arpád Vigh, Paris, P.V. Pécs/ACCT.
- Prigent, Christian, 1991, *Ceux qui merRent*, Paris, P.O.L.
- Quaghebeur, Marc, s/d. – «Francophonie, ton nom s'écrit avec un s», *tapuscrit*.
- Quaghebeur, Marc, 1998, *Balises pour l'histoire des lettres belges*, Bruxelles, Labor.
- Renard, Raymond, 2003, *Ethique pour la francophonie. Questions de politique linguistique*, Paris/Mons, Didier Erudition / Centre International de Phonétique Appliquée.
- Rivarol, A. De, 1964, *De l'universalité de la langue française*, Paris, Club français du livre.
- Walter, Henriette, 1988, *Le français dans tous les sens*, Paris, Laffont.
- Walter, Henriette, 1998, *Le français d'ici, de là, de là-bas*, Paris, Lattès.
- Walter, Henriette, 2001, *Honni soit qui mal y pense. L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*, Paris, Laffont.
- Wolton, Dominique, 2006, *Demain la francophonie*, Paris, Flammarion.

